L'archéologie de l'École biblique et le défi de Gaza. Mille ans d'histoire mis au jour.

*(Conférence donnée le 6 juin 2015 par le père **Jean-Baptiste HUMBERT**, responsable de l'archéologie à l'Ecole Biblique et archéologique française de Jérusalem, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour l'archéologie des pays de la Bible)*

La 'manière' de l'Ecole biblique à Gaza : tentative de bilan

Faire des fouilles archéologiques à Gaza et sortir du sable les vestiges de son passé peut apparaître dans un premier temps une splendide aventure, mais c'est en fait une entreprise difficile et qui, avec le recul, prend un peu une tournure de tragi-comédie. Le propos qui suit se veut un témoignage en forme de bilan imagé sur la façon dont l'École biblique a œuvré à Gaza. Même si sa préoccupation n'est rien à côté de la souffrance des peuples, l'archéologue se demande avec angoisse : que va devenir le patrimoine et à quoi, à qui sert-il ?

L'action de l'Ecole biblique à Gaza n'a été possible que grâce au Quai d'Orsay

En 1994, le père J.B. Humbert *(en abrégé JBH dans la suite de ce compte-rendu)* reçoit le message suivant du consul général de France à Jérusalem : 'La France vient de signer un accord avec l'Autorité Palestinienne. Elle veut être la première nation à ouvrir une coopération sur place. Vous prendrez en charge la dimension archéologique : ce n'est pas difficile, partez avec des brouettes et des petites cuillers, embauchez des ouvriers et fouillez…'. Pour le projet, le Quai d'Orsay accordait une subvention d'un montant de 15 000 euros. JBH se souvient du démarrage de cette coopération : le responsable gaziote de l'archéologie lui fixe un rendez-vous à un endroit donné du grillage de séparation avec Israël. Arrivé en taxi à cet endroit où le grillage était troué, il apprend que ledit responsable lui a déjà réservé un immeuble bureaux-laboratoires et deux 4X4 japonais, à acheter ou à louer ! Malheureusement le budget ne permettait pas un développement aussi considérable …

L'archéologie à Gaza : premier aperçu des difficultés

L'anecdote illustre le décalage entre ce que la France entendait faire et ce que les responsables gaziotes espéraient. Bien sûr, tout bailleur de fonds était attendu comme le père Noël dans une ville économiquement en crise. Mais au-delà, la notion de protection du patrimoine est vite apparue à l'expérience comme une notion occidentale, décalée en tout cas dans le climat très tendu de Gaza (les évènements récents montrent qu'il en va de même en Syrie ou en Irak). Les Palestiniens attendaient surtout une aide financière et de compétence pour démarrer un service archéologique à Gaza, lequel jouerait par ses découvertes et ses publications un rôle de vitrine internationale pour un pays à naître.

Une telle attente était difficile à satisfaire, car si Gaza (comme la Palestine) est un réservoir d'archéologie exceptionnellement riche et varié, il ne peut rivaliser avec les grandes archéologies du Proche-Orient : Grèce, Turquie, Syrie, Liban, Irak… En outre, ce qui fait la gloire de l'archéologie en Palestine est d'abord l'archéologie biblique, ce qui n'était pas a priori dans les priorités de l'administration palestinienne. Autre difficulté : JBH a dû fouiller à Gaza pendant deux décennies sans autorisation administrative écrite : tout s'est passé par contrat oral, dans la grande tradition des achats de chameaux entre bédouins. Il fallait marchander, mais il faut constater qu'en fin de compte ça marche puisque tout repose sur la valeur de la parole donnée. Enfin, si l'École biblique a pu tirer le meilleur de l'entreprise, c'est parce qu'à deux exceptions près (l'Université autrichienne de Vienne et P. de Miroschedji (CNRS France) qui a réalisé une belle campagne sur un site conseillé par l'Ecole biblique), elle a été la seule à maintenir un travail à long terme sur Gaza. Son principal sujet de fierté est d'avoir tenu pendant vingt ans en dépit de toutes les difficultés évoquées.

Séquence des principales campagnes

Le bilan illustré qui va suivre sera centré sur les fouilles successives réalisées sur le site de Blakhiyeh (limite nord du camp de réfugiés de Shatteh, dans la ville moderne de Gaza) *[a].* Ce chantier a commencé en 1995, avec de beaux résultats, d'abord sur un vieux site de l'âge du Fer (VIIIe siècle av. J.-C.), ensuite sur une occupation gréco-romaine jusque-là inconnue. Dissoute malheureusement en 2000, la mission a été refondée en 2002. Une très grande campagne a lieu en 2005 *[b].* _____

[a] Les fouilles de Blakhiyeh n'ont constitué qu'une partie des activités archéologiques de l'Ecole biblique sur le territoire de Gaza. S'il a évoqué la fouille du vaste ensemble fortifié de Tell Sakan (bronze ancien) confiée à P. de Miroschedji, le conférencier n'a mentionné ni la mise au jour du vaste ensemble ecclésiastique byzantin de Jabaliyah (J.-B. Humbert 1998-2004), ni celle du monastère byzantin identifié de Saint Hilarion à Umm-el-Amr (R. Elter, depuis 2003), deux chantiers confiés à l'École biblique.

[b] Les résultats de la campagne de 1995-2000 ont fourni la matière d'une exposition à l'Institut du Monde Arabe en 2000. Ceux de la campagne de 2005 une exposition au Musée d'art et d'histoire de Genève en 2007.

En 2007, les élections ont coupé la Palestine en deux, le Hamas prenant le pouvoir à Gaza. À l'instar des autres pays européens, la France a décidé alors de suspendre son aide à Gaza, et donc aussi sa coopération archéologique, avec interdiction formelle de rencontrer qui que ce soit de l'administration de Gaza. Mais en 2011, ayant appris que le site de Blakhiyeh allait être complètement détruit, JBH est entré en contact avec la municipalité de Gaza pour essayer de sauver le site. Après avoir invoqué la pression démographique et la priorité à donner à une usine de traitement des eaux sur la prévention archéologique, les autorités de Gaza ont dit : 'Montrez-nous qu'il reste encore quelque chose à trouver sur ce site.' Dans la discrétion et sur la base d'un petit budget rassemblé rapidement, JBH a pu réunir autour de lui une vingtaine d'ouvriers en l'absence de tout expert, et à partir de cette équipe artisanale apporter la preuve que le site recelait encore un potentiel important.

En préparant cette conférence 'Mille ans d'histoire de Gaza (du VIIIè siècle av. J.-C. au IIIè siècle ap. J.-C.), JBH a puisé dans le fonds photographique de huit campagnes.

[1]

Les remparts de la ville du VIIIè siècle sont d'abord mis au jour

Une vue du site de Blakhiyeh prise en 1995 [1] montre que la fouille a eu lieu près de la mer, sur le terrain vague situé à gauche, à la lisière du camp de réfugiés de Shatteh (80 000 personnes en 1995, plus de 140 000 aujourd'hui), lui-même inclus dans la ville moderne et distant d'environ 4 km de la vieille Gaza. Pourquoi avoir fouillé là ? Parce que la municipalité, qui voulait creuser la route de corniche pour installer un gros collecteur, a demandé à JBH d'en vérifier auparavant le sous-sol.

Cette décision a été heureuse, puisque nous avons eu la surprise de mettre au jour des grands remparts en terre crue (environ 10 m de hauteur), parfaitement conservés bien que tout proches de la mer [2]. Dix ans de fouilles ont permis de comprendre l'histoire du site : alors que la Gaza ancienne remonte à l'âge du Bronze, le littoral a vu se développer un site de l'Âge du Fer, plus tard bien attesté par les textes anciens sous le nom d'Anthédon, au moment où la population de Gaza se déplaçait le long de la côte pour développer un commerce maritime florissant. Des restes de jarres ayant servi à transporter le mortier et entassées dans un trou des remparts ont permis de dater leur construction au début du VIIIè siècle av J.C [2].

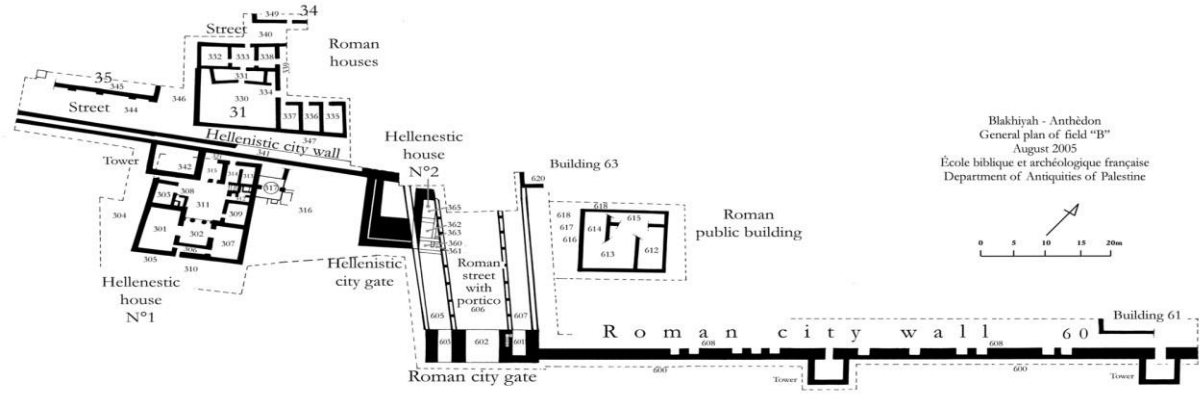
Les diverses fouilles entreprises sur le site ont mis en évidence le développement ultérieur d'un urbanisme de type grec, avec ses magasins de commerce et un important mobilier de poterie. La vue [3] montre les restes d'un grand magasin (emporium) installé sur la plage au Vè siècle av. J.-C. Au-dessous gisait un cimetière ; des enfants y étaient enterrés dans des jarres de Chypre, ce qui suggère un commerce maritime privilégié avec cette île. Une partie de l'histoire juive s'annonce ici, dans la mesure où la forte influence de la Grèce va entraîner des frictions avec les Séleucides, les Maccabées…

[2]

[3]

De beaux vestiges de la ville gréco-romaine d'Anthédon

En 2005, l'École biblique a pu fouiller pendant près de 5 mois une dune de sable menacée par l'urbanisation et située un peu en retrait de la mer par rapport aux chantiers précédents. Les résultats ont dépassé les espérances, puisqu'un rempart romain a pu être dégagé sur plus de 130 m, ainsi qu'un mur hellénistique plus ancien sur 80 m. Une grande porte grecque jouxtait une porte romaine. De nombreuses maisons tant grecques que romaines s'étaient abritées dans les remparts (cf plan [4]).



[4]

La tour sud de la grande porte hellénistique [5] atteste la présence d'une ville prospère au Ier siècle av J.C., sans doute liée au règne d'Hérode le Grand dont on sait qu'il avait redéveloppé la ville d'Anthédon.

[5]

[6]

Avec ses 3 baies semblables aux ouvrages romains qu'on peut voir jusque dans le Midi de la France, la porte romaine [6] ouvre sur une large rue parallèle à la voie hérodienne. La rue aux trottoirs couverts comporte en son centre un passage pour les voitures, qui débute par trois belles dalles de calcaire blanc : apportées de la région d'Hébron (40 km), ces dalles sont peu usées, ce qui donne l'impression que l'existence de la ville romaine a été brève.

[7]

[8]

Fouiller dans le sable

Gaza est un pays de sable. Pour mettre au jour les vestiges d'Anthédon, il a fallu décalotter, parfois sur 10 m d'épaisseur la longue dune qui les recouvrait. Le dégagement n'a été possible que grâce à l'aide d'un entrepreneur de Gaza, ami de l'École biblique, qui a bien voulu mettre à sa disposition 3 bulldozers avec leurs conducteurs : en travaillant tous les jours pendant deux mois, ceux-ci ont réussi à évacuer une dizaine de milliers de m^3 de sable [7]. Dès que l'on a vu apparaître le sommet des vestiges, il a fallu arrêter les machines et commencer à travailler à la main avec des pelles et des seaux [8]. Le travail est difficile et dangereux car, compliquant la tâche, le sable coule comme de l'eau. On ne peut pas, comme dans les fouilles classiques, faire des coupes verticales : dès que l'on creuse, les parois de l'entonnoir s'effondrent et il faut continûment enlever le sable tombé au fond.

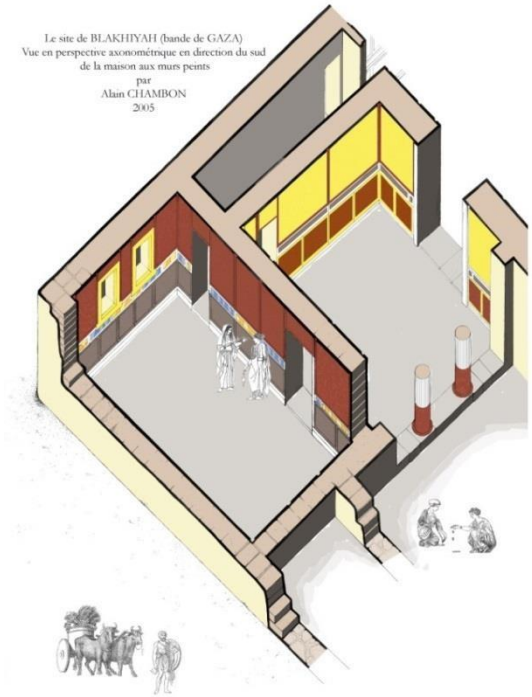
Une difficulté de plus surgit alors : le mortier de chaux qui tenait les maçonneries a totalement perdu son pouvoir adhésif avec le temps, et le sable les faisait tenir : le sable enlevé, le mur tombe (le beau mur exhumé en [9] est tombé deux jours après qu'on l'eut dégagé). Il y a donc danger permanent pour les ouvriers. Le mieux à faire est de dégager les vestiges, de les photographier et de remblayer dès que possible. Néanmoins à quelque chose malheur est bon : comme la dune a recouvert la ville romaine au IIIe siècle ap. J.-C., c'est un site intact qui s'offrait aux archéologues. Au total, les fouilles à Gaza sont compliquées, coûteuses, mais gratifiantes.

[9]

Les belles maisons aristocratiques grecques

Parmi les fruits des fouilles de 2005, la mise au jour de plusieurs belles maisons hellénistiques avec tout leur appareil n'a pas été le moindre. On peut les dater de la fin du IIIe siècle ou du début du IIe siècle av. J.-C., c'est-à-dire à la jonction entre les dominations Lagide et Séleucide. Qu'elle soit venue d'Alexandrie ou de Babylone, leur architecture est grecque mais dans le premier style pompéien. Il est impressionnant de comprendre qu'il y avait à Gaza, à la jonction des IIIe et IIe siècles, une société aristocratique suffisamment évoluée pour construire des maisons comme on en construisait à Pompéi, et au même moment. Ce sont des maisons à peintures, dont les couleurs, exceptionnellement conservées, éclataient au soleil dès que sorties du sable [10]. Le vestibule de la plus belle était décoré en jaune et noir, sa salle de banquet comportait des orthostates jaunes entourés de rouge. Des lignes de pierres en relief imitaient le marbre. Des fragments bleu cobalt retrouvés dans les décombres indiquent que la couleur des registres qui joignaient le plafond devait évoquer le bleu du ciel. Représentées sur la reconstitution [11], deux colonnes cannelées imitant le marbre blanc et posées sur des sur des bases rouges ont été retrouvées sur place.

[10]



[11]

La salle de bains est l'une des plus belles jamais exhumées en Palestine [12], avec son siège, le placard pour les vêtements, les emplacements pour cuvettes et flacons, la cruche pour asperger le propriétaire ou son invité… Un puits jouxtant la maison était creusé jusqu'à la nappe phréatique et fournissait l'eau. Au vu d'un tel raffinement, on est surpris qu'il n'y ait eu aucun système d'écoulement : l'eau usée était évacuée avec des seaux, et ensuite il fallait éponger.

D'autres maisons d'aussi belle tenue ont été reconnues dans le voisinage ; leurs salles de bains comportaient même des mosaïques rudimentaires. La chance a voulu alors que le PNUD (agence des Nations Unies pour le développement) s'intéresse à ces découvertes et propose à JBH un financement de 100 000 dollars pour déposer les enduits peints à la fresque. Le PNUD est venu sur place et a bâti tout un programme de développement des fouilles, avant malheureusement qu'un vice de forme administratif ne rende un tel programme caduc. Les murs peints ont été simplement ré-ensablés.

[12]

[13]

Comment faire de l'archéologie en période d'embargo

En 2007, l'Ecole biblique a dû faire face à une difficulté administrative et logistique inédite suite à la prise du pouvoir du Hamas à Gaza : à l'embargo français s'était ajouté la dissolution du Service des Antiquités de Gaza par l'Autorité Palestinienne (Fatah). Du jour au lendemain, les bureaux des Antiquités ont été fermés, leurs ordinateurs abandonnés sur le trottoir. Le très modeste service du Hamas qui lui a succédé a supplié alors l'École biblique de travailler pour lui. JBH a souligné qu'il n'en n'avait pas le droit et pouvait juste travailler avec discrétion et à petite échelle.

L'École biblique a dû louer un grand magasin de stockage où ont été entreposés les objets dégagés depuis 1995. Les 500 m^2 du magasin ont été encombrés de centaines de jarres et de caisses de tessons [13], en attendant leur restauration et leur analyse en un long et minutieux travail. Certains sondages ont en effet fourni des quantités phénoménales de poteries [14], avec des jarres provenant de tous les coins de la Méditerranée. On a même trouvé des amphores de Carthage avec le cachet des fabricants sur leur col. En 2012, les choses étaient mûres pour une fouille discrète.

[14]

Pression foncière

En 2012, le site de Blakhiyeh était devenu méconnaissable [15]. D'une part les militaires du Hamas avaient construit en 2007 une grande caserne pour protéger le camp de réfugiés de Shatteh. Ensuite, les religieux ont estimé que les travaux de dégagement de la dune avaient fait du site un lieu convenable pour agrandir une mosquée. Caserne et mosquée se sont installées à la jonction entre le site du Fer et le site classique, investissant ce qui restait disponible du site. Les belles maisons grecques sont désormais sinon détruites, en tous cas inaccessibles sous la caserne.

[15]

Par ailleurs le terrain non loti du site fut vite une tentation pour les réfugiés voisins. En l'absence de tout service de ramassage des ordures, ils y ont déversé déchets, immondices et des montagnes de gravats issue du déblaiement des destructions de la guerre de 2009. En outre nombre d'entre eux sont venus squatter le terrain en s'y installant dans des cabanons précaires. La fouille de 2012 n'a pu commencer qu'après le délogement des squatters, relogés ailleurs (ce qui s'est à peu près bien passé), et qu'un nouveau passage rapide des bulldozers eut nettoyé les immondices et redonné un peu de prestige aux remparts.

[16]

[17]

[18]

[19]

Différents sondages ayant laissé à JBH la conviction que le quartier des belles maisons grecques trouvées en 2005 devait se prolonger plus au nord, c'est de ce côté que les fouilles ont été déplacées en 2012. Elles ont fait apparaître un fouillis de maisons imbriquées les unes dans les autres [16] ; seule l'étude de leur assemblage et des différences de maçonneries ont permis de reconstituer à peu près leur histoire. À l'époque romaine, de grands bâtiments administratifs probablement militaires, avaient été édifiés contre le rempart. Ils ont été transformés par la suite en habitations, avec partitions des espaces et changements des circulations, ce qui en a fait un quartier assez difficile à interpréter. La fouille a dégagé de hauts murs percés de fenêtres et des sols de mortier, mais il s'agissait de maisons nettement moins nobles que celles mises au jour en 2005.

Les maisons ont livré des objets intéressants, comme ce Bacchus taillé dans un os de bœuf [17], ou encore, sculptée aussi dans un os, une danseuse au tambourin [18]. Cette dernière étant inachevée, on a pu en déduire qu'elle provenait d'un atelier proche. Que ce genre d'atelier ait pu exister à Gaza au IIe ou IIIe siècle ap. J.-C. a constitué une surprise.

L'archéologie sous les bombes… et après

En novembre 2012, l'armée israélienne a de nouveau attaqué Gaza. Il y eut d'abord des attaques nocturnes, plutôt moins violentes qu'en 2009, mais un matin les gens ont prévenu : 'Il faut partir, les Israéliens vont attaquer.' Les tireurs de roquettes opéraient de nuit depuis le chantier au su des Israéliens qui répondent sans attendre, exposant les fouilleurs qui arrivaient la bouche en cœur à 6 h 30 du matin…. Il a fallu tout arrêter. Les avions ont bombardé non pas les vestiges, mais la dune à côté [19]. Néanmoins l'effet de souffle a été tel été tel que bon nombre de murs sont tombés [19].

Sans se décourager, JBH réussit alors à constituer une petite équipe de 10 experts volontaires pour exploiter le matériel extrait avant le bombardement mais a dû vaincre les réticences du Quai d'Orsay (question sécurité), et convaincre les autorités israéliennes de les laisser entrer à Gaza. Ces dernières ont cependant fléchi. En six semaines de travail d'arrache-pied sur le lieu de stockage de Gaza [20], l'équipe a pu dessiner 350 jarres, répertorier et photographier des centaines d'objets. Elle a même reçu la visite et les encouragements du Consul Général. Mais l'année suivante 2014, impossibilité complète de retourner à Gaza : la guerre a fait rage en juillet.

[20]

L'Apollon de Gaza

Un jour JBH reçoit un appel de Gaza : 'On a trouvé une statue. Il faut vite venir voir !' Il fait une réponse dilatoire, car il a déjà entendu de tels messages des dizaines de fois, souvent pour de simples porte-flambeaux russes du XIXè siècle sortis directement des antiquaires du Caire. En outre, l'interdiction d'aller à Gaza était formelle. Les appels se font insistants, précisant qu'il s'agit d'une grande statue en bronze. Alors, des photographies se mettent à circuler, faisant le tour du monde sur le Net. Elles montrent un magnifique Apollon grandeur nature, en bronze sur piédestal [21], en état parfait, datée par la suite par les experts des environs de l'an zéro. Or les statues en bronze de l'époque romaine sont fort rares parce que la plupart ont été fondues à l'époque byzantine pour récupérer leur métal. La tête est superbe [22], avec ses yeux de verre (l'un est tombé à l'intérieur de la statue) et sa chevelure tout à fait caractéristique en tortillons de bronze.

[21]

[22]

Le bruit a couru que la statue avait été recueillie en mer dans les filets d'un pêcheur, ce qui est peu crédible car elle pèse 300 kg. Comme en outre elle ne comporte aucune trace d'érosion marine, il est plus que probable qu'elle a été trouvée dans le sable, en un lieu qui reste une énigme. Où fut-elle conservée après sa découverte ? En fait, en l'absence d'autorité efficace en matière d'archéologie à Gaza, son sort fut confié au ministère de l'Intérieur et le neveu du ministre l'avait entreposée sur un matelas au rez-de-chaussée de sa maison. JBH a tenté d'intéresser le musée du Louvre, non pas pour acquérir une pièce aussi unique, fierté de la Palestine, mais pour la restaurer. L'accord s'est

cependant heurté à l'embargo de la coopération internationale. Un essai canadien, inopportun de mise en vente de la statue sur internet lui a fait atteindre des prix astronomiques, avant que la raison revienne et que Gaza établisse qu'un tel trésor patrimonial ne pouvait quitter la Palestine.

On en était là quand en juillet 2014 les Israéliens ont attaqué Gaza détruisant les centres nerveux habituels (stations d'électricité, d'essence, adductions d'eaux, égouts) mais aussi les demeures de toutes les personnes importantes du gouvernement. La maison du neveu du ministre de l'intérieur a été bombardée avec les autres. En nettoyant les gravats, on a retrouvé la tête de la statue dans les griffes d'un bulldozer et plus loin, son corps auquel il manquait un bras et une jambe…

À elle seule, l'histoire de la statue de l'Apollon est une bonne allégorie de l'archéologie à Gaza.